

L'anglicisme, voilà l'ennemi?

Lionel Boisvert

Number 65, March 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boisvert, L. (1987). L'anglicisme, voilà l'ennemi? *Québec français*, (65), 24–26.

l'anglicisme, voilà l'ennemi?

lionel boisvert



L'anglicisme était déjà perçu, il y a une centaine d'années, comme l'ennemi public numéro un au Canada français. De toutes nos locutions vicieuses, disait-on, les anglicismes « sont certainement les plus dangereuses, parce qu'elles défigurent davantage la belle physionomie de notre langue; et plus humiliantes parce qu'elles impriment au front des cicatrices profondes qui semblent vouloir nous narguer et nous rappeler 1759! » (J.-A Manseau, *Dictionnaire des locutions vicieuses*, Québec, 1881, p. III). De plus, on le sait, l'anglicisme est insidieux: « Quand un mot anglais se présente, nous savons pourtant bien qu'il n'est pas notre cher ami; mais on tolère, peu à peu on se familiarise, et enfin on s'embrasse! Mettons-nous en garde contre ces baisers de Judas, et n'oublions pas que le mal est serpent de sa nature, et s'insinue petit à petit, tout comme la bienfaisante goutte d'eau de pluie » (*ibid.*, p. IV). Voilà qui est envoyé! Et encore, Manseau ne pouvait-il pas mesurer toute l'étendue des dégâts! Car l'anglicisme ne respecte rien. Aussi avait-il pu se glisser, lâche, insoupçonné, au plus profond de nous-mêmes, jusque dans nos rêves d'enfants. Qui a empoisonné le sommeil de générations entières de jeunes Québécois? Qui a été responsable de leurs terreurs nocturnes? L'anglicisme, n'ayons pas peur des mots, toujours lui. Voilà l'ennemi!

La fin du *bone-setter*!

En effet, d'après certains observateurs de notre parler, notre *bonhomme sept-heures*, ce personnage inquiétant qui hier encore parcourait villes et villages pour enlever les enfants qui tergiversaient lorsque venait l'heure du coucher, ce croque-mitaine ne serait rien d'autre que l'adaptation québécoise de l'anglais *bone-setter*, c'est-à-dire le rebouteur, le « ramancheux » à proprement parler des campagnes anglo-américaines.

L'explication est ingénieuse. Qu'y aurait-il d'étonnant, après tout, à ce que ce personnage insolite, que son habileté - son « don », disait-on - plaçait en marge du commun, ait été choisi pour personnifier, auprès des enfants, les peurs et les mystères de la nuit, les hantises des ténèbres? D'autant plus que la pratique de son « art », dans des conditions on ne peut plus précaires, ne devait pas manquer de susciter gémissements et grincements de dents chez ceux qui avaient le malheur de devoir recourir à ses talents. Des siècles durant nous aurions donc terrorisé les jeunes du Québec avec un épouvantail *made in England!* Quoi de plus naturel au fond, et de bonne guerre, que d'utiliser l'ennemi héréditaire pour forcer l'obéissance des enfants!

La réalité est tout autre, cependant, plus prosaïque et plus rassurante à la fois. On pourrait tout d'abord tirer argument de ce que *bone-setter*, en anglais, n'a jamais eu l'application imagée que d'aucuns lui ont attribuée ici: d'après les dictionnaires de l'anglais, *bone-setter* n'a jamais désigné que le « rebouteux » sans plus. Qu'à cela ne tienne, et acceptons de prêter, pour une fois, aux anglophones plus d'imagination que ce qu'ils en attestent. Passons donc.

Mais surtout, dans plusieurs régions de France au XIX^e siècle - dans des endroits et à une époque donc où l'in-



fluence de l'anglais peut difficilement être prise en compte - on relève la présence d'un *bonhomme basse-heure* (avec les variantes *bonhomme la nuit*, *bonhomme dormi*) pour désigner le « personnage qui passe le soir, comme le petit marchand de sable, pour jeter du gravier dans les yeux des petits enfants » (*basse-heure* désigne tout simplement la tombée du jour, le crépuscule, soit exactement ce qui est signifié par *sept heures* dans *bonhomme sept-heures*). Et vers 1960, selon une enquête linguistique réalisée en Franche-Comté, on appelait encore *couche huit-heures* « le personnage fantastique dont on fait peur aux enfants pour qu'ils se couchent tôt ». Au Québec enfin, pour désigner ce même personnage, on trouve entre autres variantes, à côté de *bonhomme sept-heures*, les expressions *le bonhomme neuf-heures* (qui ne doit sûrement rien à *bone-setter*), *le bonhomme couche huit-heures* et *le couche huit-heures*, qui nous ramènent directement à l'expression française de Franche-Comté citée ci-dessus (voir G. Dulong et G. Bergeron, *Le Parler populaire du Québec*, Québec, 1980, question 2022).

Que faut-il en conclure? Que nous avons enrichi sémantiquement (en lui ajoutant un sens nouveau) et adapté phonétiquement l'appellation anglaise de *bone-setter* (peu attestée, au demeurant, en anglais même)? Ou plus simplement, que nous avons perpétué une appellation bien française, qui avait cours dans les régions d'où sont partis jadis nos ancêtres? La seconde hypothèse semble bien sûr la plus plausible: pourquoi tenir absolument à faire venir d'ailleurs, par des voies souvent tortueuses, ce que l'on peut plus facilement trouver chez soi? En étymologie comme en d'autres domaines, du reste, la solution la plus compliquée n'est pas forcément la meilleure.

Anglicisme et anglicisation

Cet exemple illustre bien les dangers de toute explication étymologique qui n'est pas solidement fondée sur les études historiques appropriées. Inutile de penser faire l'économie de telles recherches: sans elles, toute explication n'est que pirouette et, pour spectaculaire qu'elle soit, est vouée à se défaire aussitôt amorcée. En l'occurrence, l'expérience a montré que les recherches historiques, bien que fastidieuses, nous permettent de rattacher au vieux fonds français la plupart de nos expressions populaires.

Mais, surtout, cet exemple illustre la tendance qu'ont les Québécois à attribuer une origine anglaise à tout fait de langue dont ils ne peuvent établir de façon immédiate et certaine la provenance. Et ce fait - l'attitude en tout cas qu'il suppose - est peut-être plus inquiétant que l'introduction même dans le système linguistique d'éléments lexicaux d'origine étrangère. Face à ce que l'on peut considérer ou comme un apport, ou comme une dégradation, c'est un peu une mentalité d'assiégés que trahissent ceux qui se font une telle idée de la pression de l'anglais sur notre langue qu'ils sont tout prêts à l'inventer là où elle n'a jamais existé. Au fond, bien plus que d'être préservée de toute nouveauté lexicale, il importe pour la survie d'une langue qu'elle soit partout visible (même dans l'affichage!) et qu'elle soit couramment utilisée par des usagers sans complexes, conscients du fait que sa force réside avant tout dans la vitalité du peuple qui la pratique.

Vous connaissez d'autres façons (anciennes ou actuelles) de désigner le *bonhomme sept-heures*?

Écrivez-nous à: Enquête TLFQ, Langues et linguistique, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec, G1K 7P4.

à voix nue

pascale bassilière

Je n'ai pas entendu ces mots le 13 décembre 1986, lors de la manifestation organisée au Centre Paul-Sauvé pour le maintien de la loi 101. C'est Julos Beaucarne qui, dans sa Belgique natale, mène un combat semblable. Un regard tendre, de belles lèvres tendues et un doux sourire: une atmosphère intime se dégage de la pochette en noir et blanc du dix-huitième disque de Beaucarne (*L'Ère vidéo-chrétienne*, disques Libellule, 1986).

D'une guitare, quelques notes fragillement pures et précises comme un tintement cristallin... Mais d'emblée nous voici plongés dans un décor sonore automatisé et déshumanisé: le maître de cérémonie, un Mackintosh programmé « Smooth Talker », nous invite à entrer dans l'univers musical de Julos. (Connaissez-vous *l'Univers musical de Julos Beaucarne*? C'est son quinzième disque, je crois. Une petite merveille!) Prophétiquement, il nous balbutie dans un accent à couper au couteau (flamand, l'accent? Voyons, le Mack ne parle que l'anglais!): « Nous sommes entrés dans l'ère vidéo-chrétienne/ Il n'y aura plus qu'une seule école/ L'école cathodique » (« L'Ère vidéo-chrétienne »). Heureusement que quelques dièses plus loin la voix maléfique se tait et que nous parvient celle de Julos teintée d'espoir... « Je suis le terminal vivant de tous les ordinateurs de tout l'univers ».